JEAN CHUZEVILLE

LES MYSTIQUES ALLEMANDS DU XIIIe au XIXe siècle

ÉDITIONS GRASSET

JEAN CHUZEVILLE

LES MYSTIQUES ALLEMANDS DU XIIIe AU XIXe SIÈCLE

ÉDITIONS BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61 — PARIS

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays
y compris la Russie.

Copyright by ÉDITIONS BERNARD GRASSET 1935.

paternité à saint Albert pour l attribuer à Jean de Castle, est de nouveau reconnu comme appartenant au grand fondateur de la scolastique. La version française, accompagnée du texte latin, est du R. P. Mathieu Joseph Rousset. *Les Traités de la Vie et Perfection spirituelle de saint Vincent Ferrier et du B. Albert le Grand*, traduits et expliqués d'après la doctrine de saint Thomas, en réponse aux erreurs modernes. Paris, P. Lethielleux.

L'union à Dieu.

Il est dit au livre *De spiritu et anima :* s'élever en Dieu, ce n'est autre chose que rentrer en soi-même. Qui rentre en soi-même et, pénétrant au fond de soi-même se dépasse, en vérité celui-là s'élève à Dieu.

Recueillons notre cœur des distractions de ce monde et rappelons-le aux joies intérieures afin de pouvoir le fixer dans la lumière de la divine contemplation.

Là est la vie de notre cœur et son repos : être fixé par le désir dans l'amour de Dieu et se nourrir suavement des consolations qu'il dispense. Mais pourquoi, dans bien des cas, éprouvons-nous des difficultés à jouir de cet état ? Et pourquoi ne pouvons-nous en approcher ? La raison en est simple. C'est que l'esprit humain, distrait par les sollicitations, ne pénètre pas en lui-même par la mémoire ; plongé dans l'ombre des images, il ne fait pas retour sur lui-même par l'intelligence ; tiraillé par les concupiscences, il ne rentre pas en lui-même par le désir de la paix intérieure et de la joie spirituelle. Ainsi, pleinement soumis à ces choses du présent et des sens, il ne peut rentrer en lui-même, qui est l'image de Dieu.

Il faut donc, de toute nécessité, qu'avec un humble respect et une grande confiance l'esprit s'élève au-dessus de lui-même et de tout le créé, faisant abnégation de toutes choses, et qu'il se dise intérieurement : Celui qu'entre toutes choses, avant tout et par-dessus tout je cherche, aime, désire et veux, ne saurait être senti non plus qu'imaginé, mais il est au-dessus de toute chose sensible et imaginable. Il ne peut être perçu, mais tout entier il peut être désiré d'un désir absolu. En outre il n'a point de figure, mais on peut vraiment aspirer à lui de tout l'amour de son cœur. Il ne peut être évalué, mais il peut être aimé d'un cœur pur, car il est par-dessus tout aimable et délicieux, d'une bonté, d'une perfection infinie.

Et l'âme est alors emportée dans les ténèbres de l'esprit ; elle s'élève à mesure qu'elle s'enfonce. Et cette manière d'accéder jusqu'à la vue mystérieuse de la Très Sainte Trinité dans l'unité, de l'unité dans la Trinité, par Jésus-Christ, est d'autant plus ardente que la force d'ascension lui est plus *intime ;* elle est d'autant plus féconde qu'elle ressemble davantage à l'amour. Car dans les choses de l'esprit, le plus sublime est en même temps le plus intime.

Par conséquent vous ne devez jamais vous arrêter, jamais vous reposer, tant que vous n'aurez pas goûté, si l'on peut dire, quelques arrhes ou quelque expérience de la future plénitude, et tant que vous n'aurez pas obtenu par quelques prémices, si petites soient-elles, la douceur de la suavité divine : sans cesser pour cela de courir après elle, sur les traces de son parfum, jusqu'à ce que vous puissiez contempler

le Dieu des dieux un jour dans Sion. Gardez-vous de vous reposer dans le progrès spirituel, dans l'union et l'embrassement de Dieu au dedans de vous ; ne revenez jamais en arrière, aussi longtemps que vous n'aurez pas atteint votre but.

Prenez exemple sur ceux qui gravissent une montagne. Si notre esprit se plonge par désir dans les choses qui passent, il est aussitôt entraîné par d'infinies distractions, et sur mille sentiers tortueux. Séparé presque de lui-même, il se dissipe et se disperse en autant de parties qu'il y a d'objets excitant son envie. Cela, c'est le mouvement dans l'instabilité, la course privée de but, la fatigue sans le repos.

Mais si notre cœur, notre esprit, par le désir et l'amour s'arrache à cette multitude de distractions que provoquent les choses inférieures ; si, dédaignant tout bas intérêt, se recueillant en lui-même dans le seul bien immuable et suffisant à tout, il apprend à demeurer avec lui-même, et s'attache à ce bien d'une affection que rien ne puisse rompre, il s'unit alors et se fortifie d'autant plus dans l'unité qu'il s'élève plus haut par la connaissance et par le désir. Et de lui-même il se fixe dans le vrai souverain bien, tellement qu'il devient enfin immuable et qu'immuablement il arrive à cette véritable vie qui est Dieu lui-même. Alors, à jamais, sans craindre les vicissitudes du changement et du temps, il reposera dans l'intime demeure tranquille et mystérieuse de la divinité, parfaitement établi au dedans de lui-même, en Jésus-Christ, qui est pour ceux qui viennent à lui « la voie, la vérité et la vie ».

LE BIENHEUREUX JEAN TAULER

1300-1361

Né à Strasbourg, comme Eckart son maître, Jean Tauler entra dans l'Ordre des Dominicains, alors le plus florissant et le mieux disposé envers la philosophie depuis Albert le Grand et saint Thomas. Il professa dans sa ville natale, puis aux Universités de Cologne et de Strasbourg ; mais de son vivant même il dut sa renommée à ses sermons. Il mourut le 16 juin 1361 à Sankt-Claus, au cours d'une visite chez sa sœur.

Disciple de Maître Eckart, il n'eut pas à subir de démêlés avec l'autorité ecclésiastique. Moins spéculatif, il ne s'enferme pas dans un système rigoureux de pensées. Il a même une certaine méfiance de la philosophie qui se manifeste chez lui par des boutades à l'adresse de l'Université. Cependant ses sermons ne sont pas de simples effusions ; ils visent à un public spécial, qui veut sans doute être enseigné, mais déjà soumis à une pénétration graduelle des vérités de la foi[1]. S'il s'appuie sur les images, c'est en attendant que les images disparaissent à la pleine lumière spirituelle. Lumière qui n'est pas non plus celle de la raison discursive, puisque la théologie de Tauler ne recourt pas à la philosophie — et qui est toute reçue de Dieu : vouloir ce que Dieu veut.

Et c'est en somme sur la volonté, ou plus précisément sur l'abandon de la volonté à Dieu, que Tauler

a placé l'accent mystique de sa doctrine. Plus que notre connaissance, Dieu réclame notre amour ; et la volonté d'amour, du fait qu'elle est moins personnelle que la volonté de connaissance — car c'est pour soi que l'on connaît et pour d'autres que l'on aime quand l'amour est profond, c'est à dire vrai — obtient aussi davantage de la Grâce. « L'amour, dit Hugues de Saint-Victor, pénètre souvent où la connaissance n'atteint pas. »

La transcendance divine déborde notre connaissance, et sa lumière est ténèbres. A cette théologie négative on a reconnu en Tauler un fils lointain de Denis l'Aréopagite. Mais le même enseignement nous est donné chez Tauler en termes plus clairs, ou du moins plus sensibles, C'est que Tauler est poète, et poète en quelque sorte malgré lui. Tout l'objet de sa doctrine tend aussi « à dépasser le monde des images, des formes et des apparences pour s'offrir à l'action immédiate de Dieu. »

Le point où cette union s'accomplit « c'est le fond le plus profond de notre être, qui rejoint ce qu'il y a au dehors de plus profond : c'est-à-dire Dieu. Par cette définition des deux termes, Tauler donne moins prise à l'objection soulevée contre maître Eckart et qui motiva en partie sa condamnation : l'effacement des distinctions entre l'être essentiel et la créature[2].

Ce qui subsiste de l'œuvre de Tauler est constitué par un ensemble de sermons au nombre de 83. Les RR. PP. Hugueny, Théry et A. L. Corin en ont donné une nouvelle édition française où le lecteur trouvera, à côté d'une esquisse de la vie de Tauler fondée sur les rares documents que l'on possède, un exposé de l'œuvre et de la doctrine mystique, cette dernière sous un double aspect, théologique et scolastique, par le R. P. Hugueny[3].

NOTES

(1) « La seule œuvre de Tauler, reconnue aujourd'hui comme authentique, est représentée par ses sermons. Tauler est essentiellement un prédicateur, et ce qui paraît certain, c est qu'il prêche surtout aux religieuses. S'adressant à des moniales, les professeurs dominicains parleront moins des efforts et du pouvoir de la volonté humaine, que de l'empire de la grâce divine. L'abandon à la Providence de Dieu formera la base de leur enseignement... A la Renaissance, au contraire, on cherchera, en religion comme dans les autres domaines, à mettre en relief les virtualités humaines. » R. P. Théry. Introduction historique. *Sermons de Tauler.*

(2) On verra mieux ce qui différencie la mystique orthodoxe de ses contrefaçons paganisantes si l'on se réfère à la distinction nettement formulée par Jean de Saint-Samson (1571-1636), surnommé le Saint Jean de la Croix français. La voici en substance : « Il n'y aura jamais, il n'y a jamais eu aucun être créé qui puisse être uni à Dieu sinon à une distance infinie. S'il en était autrement, l'être créé serait une substance divine et incréée et au moment où cette substance franchirait les limites de sa capacité de créature pour plonger dans le divin, elle serait anéantie à ce moment même. »

(3) Dans le même ouvrage (Sermons de Tauler) l'auteur (R. P. Théry) nous présente une esquisse de la fortune posthume de Tauler et note que de son vivant même le grand Dominicain « fut en butte aux attaques de ses adversaires. C'est à ce mouvement de réhabilitation de Tauler, et à ce dessein de séparer la cause de Luther de celle du mystique dominicain qu'il faut rattacher l'édition allemande de 1543 attribuée à saint Canisius où l'on peut lire en outre : « Une source d'inintelligence tient au mode même de rédaction de ses sermons. La plupart n'ont pas été rédigés par Tauler. Ils ont été recueillis par ses auditeurs. C'est pourquoi il a fallu compléter parfois certaines phrases pour les rendre plus claires et plus précises. »

Sermons de Tauler, traduction sur les plus anciens manuscrits allemands par les RR. PP. Hugueny, Théry, O. P. et A. L. Corin. Paris. Éditions de la Vie spirituelle. Desclée, Paris.

Naissance de Dieu dans l'homme.

C'est une triple naissance que l'on fête en ce jour dans la pieuse chrétienté. Le chrétien y devrait puiser tant de satisfaction et de délices que son âme éclate en transports de jubilation, de reconnaissance et d'allégresse intime, et que celui qui ne sent rien ait tout à redouter.

La première naissance et la plus sublime est celle que le Père céleste suscite en engendrant son fils unique dans son être divin et dans sa différenciation personnelle. Le propos de la seconde naissance que l'on célèbre aujourd'hui est la fécondité maternelle, qui fut accordée à la chasteté virginale en ce qu'elle a de plus pur. La troisième naissance consiste en ce que Dieu, tous les jours et à toute heure, dans toute âme qui est bonne renaît en vérité avec sa grâce et avec son amour. Et l'on fête aujourd'hui ces trois naissances par trois messes.

La première messe est chantée au plein milieu de la nuit et elle commence par ces mots : *Dominus dixit ad me filius meus es tu, ego hodie genui te.* Cette messe fait allusion à la naissance cachée, qui a lieu dans le sein le plus obscur, le plus celé, dans l'inconnu de la Divinité.

La seconde messe commence par ces mots : *Lux fulgebit hodie super nos,* et elle signifie

l'éclat de la nature humaine divinisée ; la messe est célébrée partie dans les ténèbres, partie à la lumière du jour, car telle est cette naissance : connaissable d'une part, et d'autre part inconnaissable.

La troisième messe est chantée en plein jour et elle commence par ces mots : *Puer natus est nobis et filius datus est nobis.* Elle symbolise l'heureuse naissance qui tous les jours, à chaque instant, doit advenir et qui advient dans une âme bonne et sainte qui veut bien s'y prêter de tout son zèle et de tout son amour ; si elle doit éprouver cette naissance et en être avertie, cela ne peut être que par un recueillement et un retournement de toutes ses forces, et dans cette naissance Dieu est tellement uni à elle et se donne à elle d'une manière si étroite, que rien ne fut jamais à personne aussi étroitement uni.

L'Écriture le dit : Un Enfant nous est né et un Fils nous a été donné. Il est à nous et tout entier le nôtre plus que ceux qui nous appartiennent. Sans cesse et dans tous les temps il sera né en nous.

C'est de cette adorable naissance, dont il est question dans la dernière messe, que nous parlerons d'abord. Comment il se fait que cette naissance féconde, à la fois noble et ennoblissante, s'opère en nous, on le voit d'après la vertu de la première naissance, attendu que le Père engendre son Fils dans l'éternité. Par suite, en effet, d'un excès de richesses surnaturelles, Dieu dans sa bonté n'a pu se contenir : il a fallu qu'il s'épanche et se communique. Ainsi que le disent Boèce et saint Augustin : Il est

dans la nature de Dieu et dans son ordre de s'épancher. Aussi le Père s'est-il épanché en donnant issue aux personnes divines, et il a continué de s'épancher dans les créatures. « C'est parce que Dieu est bon que nous le sommes — déclare saint Augustin — et tout ce que les créatures ont de bon découle uniquement de l'essentielle bonté de Dieu. »

Quelle est donc maintenant cette qualité que nous devons chercher à connaître dans la première naissance ? Le Père, suivant le mode qui lui est propre, se tourne en lui-même avec sa divine faculté de penser ; il contemple, dans une claire compréhension de lui-même, l'abîme essentiel de son éternelle essence, et par suite de cette simple compréhension de lui-même il s'exprime complètement et son Verbe est son fils, et la connaissance qu'il a de lui-même est la naissance de son fils dans l'éternité ; il est en lui-même subsistant selon son unité essentielle et procédant selon une différence personnelle. Ainsi donc il entre en lui-même et se reconnaît et sort ensuite de lui-même, tandis qu'il engendre son image — l'image qu'il a en lui reconnue et comprise — et de nouveau il rentre en lui-même, étant l'objet de sa parfaite complaisance. Et cette complaisance, elle découle de lui en amour ineffable qui est alors le Saint-Esprit : ce qui fait qu'il reste en lui-même, qu'il en sort et qu'il y rentre à nouveau. Tous ces flux se produisent en vue de ces reflux, et si le parcours que dessine le ciel est le plus noble de tous et le plus parfait de tous c'est qu'il revient à son origine, à son point de départ ; de même le parcours que dessine l'homme

ici-bas est le plus noble et le plus parfait de tous précisément parce qu'il revient à son origine.

La propriété qu'a le Père de rentrer en lui-même et d'en sortir, il faut bien que l'homme aussi la possède, s'il veut devenir la mère spirituelle de cette naissance d'un Dieu : il doit rentrer tout à fait en lui-même et en sortir ensuite. Voyons comment.

L'âme a trois facultés nobles qui font d'elle une pure image de la Trinité Sainte : mémoire, intelligence et volonté. Par le moyen de ces facultés, elle appréhende Dieu, elle a le sentiment de Dieu, si bien qu'elle est susceptible de tout ce que Dieu est, de tout ce qu'il a et peut donner, et que par là encore elle contemple l'éternité. Car l'âme est créée entre le temps et l'éternité. En ce qu'elle a de supérieur elle relève de l'éternel ; par son côté inférieur, par ses facultés matérielles et animales, elle relève du temporel. Or l'âme est répartie aussi bien avec ses forces supérieures qu'avec ses inférieures dans le temps et les choses du temps, à cause de l'étroite parenté que les facultés supérieures ont avec les inférieures ; c'est pourquoi le passage lui est très facile, et aussi bien est-elle toujours prête à passer tout entière dans les choses matérielles, et la voilà perdue pour l'éternité. Un retour lui est donc vraiment indispensable pour que cette naissance ait lieu ; il faut pour cela un recueillement profond, un ressaisissement, un rassemblement de toutes les facultés intérieures et extérieures, et qu'il y ait réintégration, au sein de l'unité, de tout ce qui était épars, attendu que l'union fait la force.

Quand un chasseur veut atteindre la cible, il ferme un œil pour mieux viser de l'autre ; celui qui veut comprendre une chose à fond doit y appliquer tous ses sens, et les ramener à ce point de l'âme où ils ont leur source. De même que toutes les branches d'un arbre sortent du tronc, toutes les facultés, les sensibles, les bonnes et les mobiles sont en réalité intégrées dans nos facultés supérieures : telle est l'entrée dont nous avons parlé. Mais pour que nous puissions sortir de nous-mêmes, et nous élever au-dessus de nous-mêmes, nous devons renoncer à toute faculté de vouloir, de désirer et d'agir, il ne doit rien subsister en nous qu'un pur abandon à Dieu, rien qui nous soit propre, qui nous pousse à être quelque chose, à acquérir, à posséder — mais au contraire il faut être à lui tout entier, lui laisser la place tout entière et aussitôt, pour qu'il puisse opérer en nous cette naissance et n'y trouver aucun empêchement de notre part. Lorsque deux ont à devenir un, il faut que l'un se comporte en patient et l'autre en agent : mon œil veut-il capter les images qui sont sur le mur, ou autre chose, il faut qu'il soit libéré de toute image, car s'il y avait en lui une seule image d'une couleur quelconque, jamais il ne verrait les couleurs ; ou bien encore, si un son est dans l'oreille, celle-ci est incapable de percevoir un autre son ; ainsi donc, pour recevoir, toute chose doit être libre et disponible. Saint Augustin a dit à ce sujet : « Répands-toi, afin de pouvoir être rempli ; sors, afin de pouvoir rentrer. » — Et ailleurs : « O âme noble, ô créature, pourquoi cherches-tu hors de toi celui

qui est en toi-même le plus vraiment et le plus simplement, et puisque tu participes de la nature divine, qu'as-tu donc à voir ou à faire avec les autres créatures ? » Si l'homme préparait ainsi la place au fond de lui-même, nul doute sur ce point : Dieu serait tenu de la remplir et de la combler, sinon le ciel s'effondrerait pour remplir ce vide. Or Dieu laisse encore moins les choses être vides, ce serait contre sa nature et contre sa justice.

Et pourquoi faut-il que tu fasses silence ? Parce qu'alors le Verbe de cette naissance pourra s'exprimer en toi, et se faire entendre. Mais il est évident que si tu parles, elle ne peut que se taire. Impossible de mieux servir le Verbe qu'en se taisant et en écoutant. Si maintenant tu sors tout entier de toi-même, il y entrera lui-même tout entier. Autant il en sort, autant il en entre : ni plus ni moins.

Nous en trouvons le symbole au livre de Moïse, quand Dieu invite Abraham à quitter son pays et sa race : il veut lui montrer le souverain Bien ; le souverain Bien, c'est-à-dire, cette naissance divine qui seule est le souverain Bien. Le pays ou le royaume de la terre qu'Abraham devait quitter, c'est le corps avec tous ses plaisirs et ses dérèglements, ce qui a partie liée avec lui et sous quoi nous comprenons l'inclination des sens avec les objets qu'ils représentent, par lesquels le corps est attiré et entraîné, tandis qu'ils occasionnent en lui les mouvements du plaisir et de la douleur, de la joie et de la tristesse, du désir et de la crainte, de la préoccupation et de l'insouciance. Toute une séquelle tenant à nous par des liens très

étroits, que nous devons surveiller attentivement pour lui échapper tout à fait si par ailleurs le souverain Bien, qu'en vérité implique cette naissance, doit être mis au monde.

Il y a un proverbe : « Fils élevé à la maison, au dehors n'est plus qu'un oison. » La chose est vraie en ce sens que les hommes qui ne sont jamais sortis de « chez eux », qui n'ont point surpassé la nature ou ce que les sens pouvaient leur apporter au moyen de la vue, de l'ouïe, du toucher ou du mouvement, qui par conséquent n'ont pas surpassé ou dépassé le lieu où ils résident et celui où résident les choses naturelles, ces hommes-là ont à l'égard des choses sublimes et divines exactement la même intelligence que la bête. Leur fond intime est comme une montagne d'airain, dans laquelle ne pénètre jamais un rayon de lumière ; dès qu'ils n'ont plus leurs sens, les images et les formes, ils ne savent ni ne perçoivent plus rien. Ils sont encore « chez eux », aussi n'éprouvent-ils point le sentiment de cette naissance. Le Christ a dit, songeant à eux : « Qui abandonne pour moi son père, sa mère et ses champs, obtiendra cent fois plus et la vie éternelle par surcroît. »

Nous venons de parler de la première et de la dernière naissances, et de dire comment, pour la dernière, nous devons trouver un enseignement auprès de la première. A présent nous nous arrêterons aussi à celle qui est intermédiaire, à cette naissance par laquelle le fils de Dieu, cette nuit même, est né de sa mère et devenu notre frère. Il avait été engendré sans mère dans l'éternité et sans père dans le temps. « Marie », a dit saint Augustin, « était bien plus

heureuse du fait que Dieu avait été engendré spirituellement dans son âme, que du fait qu'il était né d'elle physiquement. » Or celui qui veut que cette naissance, comme dans l'âme de Marie, s'accomplisse en beauté et en esprit dans son âme, doit prendre garde à une qualité que possédait Marie, elle qui fut mère et d'esprit et de corps. Elle fut une vraie servante, une vierge, et elle fut une épousée, une vierge épousée ; et elle vivait renfermée, séparée de tout lorsque l'Ange vint à elle. Ainsi doit être une mère spirituelle en cette naissance d'un Dieu : elle doit être une vraie, une pure servante ; s'il se peut que par instants elle se soit écartée de cet état, elle y doit rentrer à nouveau, alors elle redeviendra pure et reprendra son rôle de servante. Une servante, c'est-à-dire quelque chose qui ne produit rien et qui dans son être intime est riche de fruits ; aussi doit-elle, cette servante, fermer son affection aux choses du dehors et ne pas y consacrer beaucoup de ses soins, ne pas en retirer beaucoup de fruit. Marie n'était bonne à rien, sinon aux choses divines. En revanche, sa fécondité sera tout intérieure. Les ornements de la fille du roi seront tout intimes : une vierge pareille doit vivre dans la solitude ; ses mœurs, ses sens, sa conduite sont tournés vers le dedans, c'est ainsi qu'elle produit beaucoup de fruits et un grand fruit : Dieu lui-même, le Fils de Dieu, le Verbe de Dieu, qui est toutes choses et qui les contient toutes.

Marie était une vierge épousée : et de même il faut qu'une vierge le soit comme elle, suivant la parole de saint Paul. « Tu dois fixer ta volonté

mal assurée dans la volonté divine, qui est immuable », afin que ta faiblesse trouve un appui. Marie en outre vivait renfermée : ainsi doit vivre toute servante de Dieu, si vraiment elle veut éprouver cette naissance ; non seulement loin des distractions du temps qui de toute manière sont nuisibles, mais loin aussi de la pratique matérielle de la vertu. Elle doit créer en elle un repos, un silence, et se renfermer en elle et se garder en esprit contre les sens, se cacher et se dissimuler souvent — créer en elle un silence, un calme intérieur. C'est pourquoi l'on chantera, le dimanche suivant au début de la messe : *dum medium silentium fieret* — « comme on était au milieu du silence et que toutes choses étaient plongées dans le plus profond silence et que la nuit avait accompli son cours, Seigneur, c'est alors que ta parole toute-puissante s'est fait entendre du haut du ciel : c'était le Verbe éternel jailli du cœur d'un père ». Au milieu de ce silence, à ce point du temps où toutes les choses sont dans le silence le plus profond et qu'il règne un silence véritable, c'est alors qu'en réalité l'on entend le Verbe. Dieu veut parler, c'est pourquoi faites silence ; pour que Dieu entre, toutes choses doivent sortir.

Lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ se rendit en Égypte, alors toutes les idoles qui étaient dans le pays s'abattirent. Tes idoles à toi, c'est tout ce qui te détourne de l'avènement véritable, immédiat de cette éternelle naissance, quelque bon ou quelque sacré que cela te semble. Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Je suis venu apportant un glaive, pour séparer de l'homme tout

ce qui lui appartient : mère, sœur, frère. » Ton ennemi, c'est ta maison : la multiplicité des images qui recouvrent en toi le Verbe et s'étendent par-dessus, qui font obstacle en toi à cette naissance.

Quand bien même tu ne jouirais pas également de cette trêve, quand bien même il est impossible qu'elle soit toujours là, ton devoir n'en est pas moins d'être une mère spirituelle en cette naissance ; et une mère, comme on l'entend ici, doit rester le plus possible dans ce profond silence et s'en faire une habitude, afin que l'habitude se change en possession, car ce qui n'est de rien pour l'homme dûment exercé, paraît une chose des plus difficiles à qui ne l'est point : l'habitude engendre la facilité.

Faisons donc place en nous à cette glorieuse naissance, et que Dieu nous aide à en être les véritables mères spirituelles. *Amen.*

Mûrir en Dieu.

Qui cultiverait sa vigne de manière que le soleil divin puisse agir et briller sur elle, ah ! mes enfants quel noble et précieux fruit Dieu pourrait tirer de cet homme ! C'est alors que le soleil luit et donne sur la grappe et la laisse aimablement fleurir. Le parfum même de ces fleurs est si doux qu'il éloigne à jamais tout venin : crapauds ni serpents ne peuvent en supporter l'odeur — O mes enfants, mes enfants, où le soleil divin entre en contact direct avec ce sol, toute la peur qu'il en fait sortir monte si droit vers Dieu et si tendrement s'épanouit

***

Dieu ne communique pas autrement son esprit que le soleil sa splendeur à l'air, le transformant en lumière si bien que l'œil humain ne peut discerner la plus minime différence entre la lumière et l'air. Et s'il en est ainsi pour la lumière du soleil, il sera d'autant plus difficile de discerner, dans l'inaccessible union divine ou surnaturelle, l'esprit créé de l'incréé, quand l'esprit est ravi, emporté, absorbé dans l'abîme de sa propre origine. Croyez-moi, s'il était possible de voir l'esprit de cette union, sans doute serait-il pris pour Dieu.

***

Qu'est-ce que l'amour de Dieu ? Il ne me semble pas que vous le connaissiez, puisque vous prenez pour tel la dévotion sensible, la douceur, le plaisir qui vous inonde. Or ce n'est pas là cet amour, ce n'est pas l'essence de l'amour... Aimer, c'est être dans l'indigence et dans la pauvreté intérieure, c'est être privé de toute consolation divine, c'est être dans l'abandon, et rester ainsi languissant et soupirant au dedans de soi-même. C'est encore se résigner, se liquéfier en brûlant, être incendié par l'ardeur de la pauvreté intime sans quitter cette résignation spirituelle. Et tel est l'amour, tel est le feu qui allume la lampe.

***

Sainte Hildegarde l'a dit : « Dieu n'a pas coutume d'élire sa demeure dans un corps sain et fort. » Et saint Paul : « La vertu s'accomplira dans la faiblesse. » Mais ce n'est pas la faiblesse qui résulte d'un exercice extérieur, c'est la richesse divine qui déborde, qui a tellement submergé cet homme que le pauvre corps terrestre n'a pu résister. Car Dieu a si complètement attiré cet homme à lui que l'homme a pris la teinte de Dieu, si bien que tout ce qui est en lui est d'une manière incompréhensible envahi et transformé, et que c'est Dieu qui a opéré les œuvres de cet homme. On pourrait nommer cela une transmutation de l'homme, et celui qui verrait exactement cet homme le verrait Dieu — par grâce, il va sans dire, non par nature, car Dieu vit, agit et produit ses œuvres en cet homme et c'est en lui qu'il se complaît lui-même.

***

La lumière naturelle se manifeste au dehors, elle engendre l'orgueil, la satisfaction de soi, le désir de la gloire et de la réputation, le besoin de juger les autres. La lumière divine, au contraire, est comme cachée dans le fond le plus intime de l'âme. Celui qu'elle éclaire se regarde comme le plus petit, le plus vil, le plus malade et le plus aveugle de tous les hommes. Et ce n'est point une imposture : car, s'il y a quelque chose de bon en eux, ce n'est pas à

TABLE

INTRODUCTION. 1

Notes 24

SAINTE HILDEGARDE DE BINGEN (1099-1179) . . 30

Notes 32

Les bons et les mauvais anges 33

Lettre de Ste Hildegarde à St Bernard de Clairvaux. 35

ALBERT LE GRAND (1206-1280). 38

Notes 39

L'union à Dieu 40

LES SAINTES DE HELFTA. 43

Notes 46

Sœur Mechtilde de Magdebourg. 47

Petits cantiques spirituels. 47

Sainte Mathilde de Hackeborn (1242-1299). 51

En touchant le cœur de Dieu. 51

Du fond de ses peines. 53

Étreinte sur le cœur de Jésus. 54

Sainte Gertrude de Helfta (1256-1302). 55

De l'aimable demeure du Seigneur. . . . 55

Le collier mystique. 56

Le torrent divin 58

Le sceau divin 60

MAITRE ECKART. 62

Notes 65
De la contemplation et de l'action.... 66
Le royaume de Dieu est proche..... 81
De l'accomplissement..... 87

LE BIENHEUREUX RUYSBROECK L'ADMIRABLE (1235-1381)..... 96

Notes 98
Le miroir de contemplation..... 99
Méditation sur le Thabor 101
I. Colloque entre Jésus et l'âme..... 108
II. L'âme implore assistance auprès de Dieu..... 109
Le dict à Jésus des douze béguines.... 110

LE BIENHEUREUX HENRI SUSO (1295-1366).... 115

Notes 117
Le Chevalier de Dieu..... 118
Amour de la Sagesse..... 121
L'Étoile du matin..... 124
Extase..... 125
Préceptes de vie intérieure..... 127
Colloque sur l'essence de Dieu..... 130

LE BIENHEUREUX JEAN TAULER (1300-1361) .. 138

Notes 140
Naissance de Dieu dans l'homme..... 141
Mûrir en Dieu..... 150
La couleur divine..... 152
Cantate de la nudité..... 154
Pensées 155

RÜLMAN MERSWIN ET LES AMIS DE DIEU (1307-1382) 159
R. Merswin..... 160
Vision de Dieu..... 160
Un anonyme des amis de Dieu 163
Le songe d'un ami de Dieu..... 163
L'enfant nu..... 167

Du livre des nonnes ; souvenirs et cantiques. 168
Notes 172
I. Souvenirs 174
Catherine Ebner (1277-1355). 174
Maternité 174
Les aveux 175
Margareta Ebner (1291-1351). 177
L'Enfant Jésus. 177
Encore l'enfant Jésus. 177
Petits fragments détachés (xiiie et xive siècles). 178
Du couvent de Töss, près de Winterthur (xiiie et xive siècles) 180
II. Cantiques (xive siècle). 182
Anonyme. — Petit cantique pour l'heure du bain. 182
Anne de Cologne. — Petit cantique bachique des nonnes du Bas-Rhin . . 183
Anonyme. — Le cantique des sept solitaires 184
L'anonyme de Francfort (xive siècle). 188
Notes 189
De l'unité. 190
De l'homme divinisé. 192
Interprétations et commentaires. 194
De la perfection. 198
Thomas a Kempis (1379-1471). 206
Le monde et Dieu. 207
Le don des larmes 208
La vertu parfaite 209
L'accueil fait à l'Époux. 209
Union au Christ. 210
Se perdre en Dieu. 211
Paracelse (1493-1544) 212
Notes 214
L'archidoxe magicien. 214

Labyrinthus medicorum. 216
SÉBASTIEN FRANCK (1490-1512). 223
Notes 225
Les faux riches et les vrais pauvres.... 226
VALENTIN WEIGEL (1553-1588). 232
Note. 234
L'homme est un microcosme. 234
JACOB BŒHME (1575-1674). 241
Présence intime de Dieu dans l'âme... 243
Le problème du mal et du péché..... 245
ANGELUS SILESIUS (1624-1677). 254
Note. 255
Le voyageur chérubinique. Livre I.... 256
Le voyageur chérubinique. Livre II... 271
NOVALIS (1772-1801). 277
Fragments. 278
ANNE-CATHERINE EMMERICH (1771-1824) 282
Notes 283
Avec l'ange voyageur. 283
Vie de couvent 287
Effet merveilleux des visions..... 289
La sainte Cène..... 292
INDEX DES OUVRAGES A CONSULTER..... 297

NDS

..... 216
..... 223
..... 225
res.... 226
..... 232
..... 234
..... 234
..... 241
ne... 243
..... 245
..... 254
..... 255
..... 256
I... 271
... 277
... 278
... 282
... 283
.. 283
.. 287
.. 289
.. 292
.. 297

— ACHEVÉ D'IMPRIMER LE —
QUATRE JUIN MIL NEUF CENT
— TRENTE-CINQ PAR —
L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE A
ORLÉANS, POUR LES ÉDITIONS
— BERNARD GRASSET —